Document generated on 04/28/2024 11:13 a.m.

Jeu
Revue de théâtre

« Choléra morbus! »

Sylvain Campeau

Number 51, 1989

URI: https://id.erudit.org/iderudit/26662ac

See table of contents

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)
1923-2578 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Campeau, S. (1989). Review of [« Choléra morbus! »]. *Jeu*, (51), 174–176.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1989

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Laberge de ne pas avoir véritablement mis sa pièce en scène; on lui répondra que certains textes, pour passer la rampe, exigent d'abord et avant tout des comédiennes solides, capables d'une écoute que ne sauraient remplacer des effets ostentatoires de mise en scène. *Aurélie, ma soeur* en est la preuve lumineuse.

benoît melançon

«choléra morbus!»

Texte et mise en scène : Ghyslain Gagnon; scénographie : Jean Bard; costumes : Yves Robillard; maquillage : Charles Tremblay; éclairages : Nathalie Héroux; musique originale : François Boucher. Avec Céline Chabot, Sylvie Delisle, Ghislaine Dupont-Hébert, Ghyslain Gagnon, Ginette Hébert, Ronald Houle, Stéphane Lécuyer, Serge Lessard, Claudine Paquette, Stéphane Séguin et Denis Vidal. Production des Traiteurs Hélium, présentée à l'Élysée du 8 au 25 septembre 1988.

la scène cautérisée

L'Histoire, par définition, est plate, versatile comme une girouette, et efface tout ce qui ne fait pas saillie. Elle escamote, en fait, la «vraie» histoire, l'événementielle, la routinière.

C'est celle-ci que veut sans doute réveiller un jeune théâtre sensible aux péripéties oubliées par le sublime. Voici qu'après la saga irlandaise des années 1850, lourdement racontée dans *Dublin/Lachine*, l'été dernier, par Zoopsie, on assiste à la version ubuesque des Traiteurs Hélium de l'épidémie de choléra qu'aurait connue la ville de Québec en 1832. (Tiens!) Il semblerait que le fait demeure ignoré bien qu'il fût l'une des causes de la rébellion des Patriotes, cinq ans plus tard. Quoi qu'il en soit, c'est surtout cette revalorisation d'événements «historiques» qui intéresse. Comme si, au détour d'une histoire dont on a su vanter les hauts faits patriotiques, il restait quelque scandale, quelques chapitres inconnus — escamotés, en fait —, susceptibles de rendre trivial notre passé. Mû peut-être par une volonté un peu agressive de se débarrasser d'un poids trop lourd, d'un passé qu'on a vanté jusqu'au mensonge, oublis commandés à l'appui, le concepteur de *Choléra Morbus!* retrace précisément l'histoire d'un «oubli»...

Ce dur traitement infligé à l'Histoire contamine d'ailleurs jusqu'au propos de la pièce, déjà fort sensible à la contamination. En celle-ci aussi, l'histoire est lâche; son fil, un peu décousu. La suite d'événements qui nous est proposée, si elle sait être impétueuse, est plutôt désordonnée. Entre deux séances de conseil municipal — qui nous permettent de constater par nous-

«Les comédiens et joueurs de tour» de *Choléra Morbus!* : Ghislaine Dupont-Hébert, Ginette Hébert, Céline Chabot et Ronald Houle. Photo : Françoise Keating.

mêmes les ravages du mal —, *Choléra Morbus!* présente, par bribes, de véritables petits tableaux vivants dont le contenu est un peu lourdement proposé. Certes, il ne s'agit pas nécessairement là d'une faiblesse; c'est plutôt une maladresse voulue. Entre chacune des scènes, d'une situation à l'autre, les coupes franches et nettes, opérées dans le fil d'une histoire sans pitié, accentuent l'atmosphère d'incohérence, de panique, de noirceur apocalyptique de la pièce. Les costumes de couleur muraille et d'aspect moyenâgeux donnent aussi une impression de grande noirceur, de sainte inquisition. Cette mosaïque de tableaux brefs suggère une sorte de vue d'ensemble, de tour d'horizon de la situation. C'est un peu comme si ces traces précises du découpage entre scènes ajoutaient aussi au propos lui-même assez bancal de la pièce.

Cette grossièreté volontaire, je l'ai reçue non comme un manque, mais comme une force particulière. Elle était d'autant plus subtilement opérée que la mise en scène était sobre et sans effets faciles. Dans un espace restreint, peu approprié au théâtre, les gens de *Choléra Morbus!* ont su bâtir une aire de jeu intéressante. Disposée en un triangle ouvert sur la salle, la scène centrale passe de la salle du Conseil à la chaire monumentale par la magie d'un simple mur coulissant en demi-cercle. Derrière le tissu semi-transparent qui compose les autres murs, de biais par rapport au public, défilent les tableaux vivants et sont proférés les extraits et les citations de cas médicaux. L'ordre entre le propos principal et les citations s'établit suivant un habile enchevêtrement, prêt à chavirer à tout instant dans le loufoque et le grinçant.

Il incombe à un narrateur-maître de cérémonie-fou du roi de conjuguer ces tableaux vivants et ces citations. Revêtu d'un costume moyenâgeux, flanqué de son sceptre à la main tordue et au doigt pointé, ce dernier mène l'action à la baguette, orchestre la suite des tableaux, pose un doigt accusateur sur des images et des clichés qui, du coup, s'animent, vivent, ainsi désembourbés de l'inanité du passé. Et lui, autour de tout cela, batifole, amorçant galipettes et ronds de jambe, se retire, s'impose à nouveau, intervient, ridiculise.

Théâtre ubuesque et boursouflé, *Choléra Morbus!* maintient un rythme particulier, fait de maladresse avouée et de vivacité. La pièce semble avancer en boitant jusqu'à ce qu'on réalise que pas un instant n'est lourd ni malhabile. Parce que, justement, tout l'est, volontairement et d'adroite façon. Traversée dilettante d'un événement tragique et scandaleux (une épidémie de choléra), la pièce privilégie un humour noir et une progression en lacets, et c'est tant mieux!

Voilà tout ce qui, d'ailleurs, fait saillie dans cette histoire en vrac, dans ce désabusement joyeux: un rire, un grand rire, un rire souverain, inextinguible, outrancier. Qui fend la bouche d'un rictus gigantesque. Ce rire est trop grand et trop suffocant pour ne pas être, à certains moments, un rire de terreur ou un rire-rouleau compresseur. Que reste-t-il de l'histoire vraie de l'épidémie de 1832, dont seuls l'opportunisme et l'inertie des dirigeants sont sans doute la cause? Que reste-t-il de l'Histoire, sinon une farce tragique, trop lourde pour être honnête? sinon cette pièce claudicante, cette scène qui convoque les péripéties du vivant devant la mort imminente? *Choléra Morbus!* est, sans doute, avec son grand rire jaune, un peu comme une antichambre de la mort; celle de notre siècle, peut-être, et de son théâtre!

Les comédiens et joueurs de tours de cette pièce sont excellents. Le jeu de tous est solide, la distribution ne souffre d'aucune faiblesse. La solidarité des comédiens fait même grand plaisir à voir, tant et si bien, d'ailleurs, qu'il est difficile et malséant de n'accorder une mention qu'à certains d'entre eux. Il y a surtout des confirmations et des surprises: confirmations dans le cas du jeu solide, bien charpenté, de Ronald Houle et de Claudine Paquette, dans celui aussi, plus insidieux, de Ginette Hébert; surprises dans le cas de Céline Chabot et de Stéphane Séguin, qui semblent tous deux disposer d'un large registre.

Il est intéressant que les Traiteurs Hélium

définissent ce type de prestation scénique comme du «cabaret-théâtre». Désireux de démythifier le théâtre, de le rapprocher du public, ils dégonflent la «balloune», sans doute soufflée à l'hélium, d'un théâtre d'élévation et proposent des suites «sans suite», un brin décousues et menées tambour battant. Ce ne sont pas des scènes qui se suivent l'une l'autre, à la queue leu leu; ce sont plutôt des numéros d'acteurs et des textes réunis autour d'un thème dominant. Comme si le théâtre s'était démembré ou morcelé et qu'il ne lui restait plus qu'à livrer en vrac les pièces chues, selon un ordre à redécouvrir.

sylvain campeau

«noir de monde»

Spectacle écrit et interprété par Julie Vincent. Mise en scène, décor, costume, accessoires et éclairages: Guy Beausoleil; assistance à la mise en scène et régie: Monique Corbeil; conception musicale et accompagnement: François Myrand. Production du Théâtre de la Manufacture, présentée au Théâtre le Mont-Royal («la Licorne en transit») du 14 au 25 février 1989.

tout l'espoir du monde

Dans un grenier imaginaire, une vieille malle prenait vaguement des allures de boîte de Pandore, tandis qu'un fantôme de femme ukrainienne, soulevant le couvercle de la mémoire intime du monde, proférait des paroles d'une rare justesse. Par un changement d'éclairage, une nouvelle femme apparaissait, suivie d'une autre, puis d'une autre encore... Bientôt, l'espace du silence s'était rempli de voix diverses, toutes racontant une même histoire, celle de l'écriture d'un texte.

De Noëlla «la chauffeuse de taxi» à Amélia, «la vieille dame aux interurbains avec l'au-delà», en passant par l'actrice au costume «en mal de posséder une âme», Julie Vincent donnait à lire, à même la sémiotique du jeu théâtral, un beau spectacle intitulé *Noir de monde*.

Ce soir-là (c'était en février dernier), dans la salle du Théâtre le Mont-Royal, j'étais pourtant remplie d'appréhensions de toutes sortes en attendant l'entrée en scène de la comédienne. J'avais peur de me retrouver, une fois de plus, dans la position du témoin involontaire, qui doit recevoir en pleine figure un flot incommensurable de sincérité d'intérêt «supposé» public. Je craignais secrètement d'avoir à subir l'insupportable douleur d'une autre «performeuse» à la mode, dont tout le talent réside (ou à peu près) dans le seul fait de savoir provoquer un certain malaise chez le spectateur.

Et puis, tout à coup, la scène s'est mise à respirer. Autour de Julie Vincent, c'était le noir, le vide, le monde... Elle avançait en équilibre sur le fil de la vie en disant: «Il n'y a qu'au